

MARTINE LAFFON

LA PROPHÉTIE DES 7 CHEVAUX

LIVRE I
LES CAVALIERS
DE L'OMBRE



Extrait de la publication

SEUIL

LA PROPHÉTIE DES 7 CHEVAUX

LIVRE I LES CAVALIERS DE L'OMBRE

Martine Laffon

LA PROPHÉTIE DES 7 CHEVAUX

LIVRE I
LES CAVALIERS
DE L'OMBRE

SEUIL

Illustration de couverture : Hugues Micol
© Éditions du Seuil, 2012
ISBN : 978-2-02-108941-7
N° 106514-1
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.
www.seuil.com

1

Harsley, Écosse, 29 octobre.
« On a retrouvé des chevaux morts. Intoxiqués
par des plantes ou par de l'eau polluée ? Lire en
p. 4. »

Marco déplia fébrilement le *Ayrshire Post* que son père avait laissé traîner sur la toile cirée. Une tache de café poisseuse maculait la page. Ce n'était pas la première fois pour les chevaux. L'année dernière déjà, à la fin de l'été, un entrefilet dans le journal avait parlé de ça. Et si cela arrivait chez nous ? s'inquiéta Marco. Il avait bien l'intention de lire l'article quand son père entra dans la cuisine.

– Qu'est-ce que tu fiches, t'entends pas le moteur qui tourne ?

– C'est à cause des chevaux.

– Quoi, les chevaux ?

– Ils les ont retrouvés morts.

– Les chevaux, c'est comme tout le monde, répliqua son père, ça meurt. Tu crois que les tiens ne finiront pas comme nous, les pieds devant ?

Bude rit bizarrement, toussa et jeta son mégot dehors.

– Ils t'apprennent pas ça au lycée ? On finit tous dans le trou. Grouille-toi, je vais pas passer toute l'essence du pick-up à t'attendre.

Marco attrapa sa sacoche, prit le journal, le glissa à l'intérieur d'un de ses bouquins et sortit en claquant la porte. Il monta à côté de son père. Sa vieille canadienne sentait le tabac et l'huile rance, quelque chose d'écœurant. Le bruit du pick-up leur évita de se parler.

Marco regardait par la vitre embuée ses chevaux dans les prés. Le froid était venu tôt cette année. Ils galopaient pour se réchauffer. Marco leur fit un petit signe de la main. Ils lui répondirent par un étrange hennissement. C'était un rituel qu'il n'oubliait jamais ; une façon de se reconnaître, de se dire bonjour aussi.

Bude tournait les boutons de la radio pour capter la fréquence de la météo. Il ne remarquait plus la complicité de son fils avec ses chevaux. Pour lui, ça ne rapportait pas assez et ça prenait l'herbe des moutons. Pourtant Jeffy, la mère de Marco, en avait élevé pendant des années. Marco était monté dessus avant même de savoir marcher et parfois il se demandait si, dans une première vie, il n'avait pas été cheval lui-même. Il se sentait si proche d'eux.

Après l'accident de Jeffy, Bude n'avait pas osé se débarrasser des juments et des poulains, peut-être en souvenir de sa femme, peut-être par superstition : on

ne vend pas les chevaux d'une morte. Et puis, tout le monde savait que Marco y était très attaché. Faire de la peine au gamin qui venait de perdre sa mère aurait fait mauvais effet.

Le père de Marco était bourru, pas le genre à parler sans savoir pourquoi. Il y avait tellement de travail sur l'exploitation pour qu'elle soit rentable qu'il n'avait pas de temps à perdre à causer. Marco avait parfois l'impression que leurs deux vies ne se rencontraient jamais. Bude avait trimé dur pour que son fils aille au lycée. Et si cela l'embêtait de l'emmener tous les jours au croisement de la route de Ruston et de celle de Bylord pour qu'il attrape le car, il tenait bon. Son fils ne serait pas éleveur de moutons, comme lui. De moutons, non, mais de chevaux ?...

Marco avait réussi à faire saillir la plus belle jument de sa mère par l'étalon de Tom Hishrin, un fermier ami trop content de jouer un tour à son vieux Bude. Au printemps, son premier poulain naîtrait. Rien que cette idée le réconfortait.

La radio grésillait toujours...

« J'espère que ce n'est pas une épidémie », pensa Marco. Il regarderait tout à l'heure en page 4 où ça s'était passé. Certainement pas dans le comté, se rassura-t-il, sinon il l'aurait su. Il remonta le col roulé de son pull sous sa parka. C'était bizarre, ce froid, tout à coup. L'hiver risquait d'être terrible.

Le pick-up s'arrêta. Bude n'avait toujours pas réussi à capter la météo ni les informations.

– Ne t’inquiète pas, je rentrerai avec Arnald, on a plein de boulot, l’avertit tranquillement Marco.

Il ne précisa pas qu’en réalité il voulait changer les chevaux d’herbage pour qu’ils soient à l’abri du vent du nord.

– Je ne m’inquiète pas, répliqua son père, mais ne traîne pas, j’aime pas ça. La nuit tombe vite, maintenant, et le brouillard aussi.

Marco descendit du pick-up. Le car était déjà là. Il fit un petit geste de la main à son père qui lui répondit.

– À ce soir !

– Ouais, à ce soir !

– Pressez-vous de monter, les gars, ou je ferme les portes du car ! ronchonna le chauffeur. Il fait froid et c’est pas vous qui allez me payer le café, hein ?

Marco alla s’asseoir à côté d’Arnald, à sa place habituelle. C’était un rituel rassurant : le même car, à la même heure, avec le même chauffeur, Ruben, qui commençait dès la fin de l’été à répéter : « pressez-vous, les gars, il fait froid ! », ce qui n’avait plus aucun effet.

– Qu’est-ce que tu diras, lui lança Rian, un type costaud qui travaillait sur la lande, le jour où je t’apporterai un thermos de café ?

– Apporte toujours ! répondit l’autre. On verra après !

Et tout le car se mit à rire.

Arnald se serra côté vitre et poussa sa sacoche mal fermée sous la banquette devant lui.

– Y va neiger ! Tiens, regarde !

Et il montra du doigt sur la vitre sale ce qui semblait être un gros flocon de neige.

– Ça se pourrait ! lâcha Marco.

Arnald dévisagea furtivement son ami et remarqua ses traits tendus et les cernes pâles qui soulignaient ses yeux gris-bleu. Il savait déceler chez lui le moindre changement d’humeur. Surtout les jours où la souffrance, qui ne l’avait plus quitté depuis la mort de sa mère, le taraudait particulièrement. Il sentit Marco inquiet.

Le car démarra bruyamment.

– Lune de Soie est pleine, lui confia Marco.

– Félicitations ! rigola doucement Arnald. Et qui est l’heureux père ? ajouta-t-il en envoyant un coup de coude complice dans les côtes de son voisin. J’aimerais bien voir la tête de ton vieux quand il s’en apercevra !

Marco esquissa un demi-sourire. Il repensa à Tom Hishrin, à sa ferme encombrée de vieux engins rouillés qu’il était bien le seul à savoir faire démarrer, et à la façon dont il lui avait topé la main quand il lui avait prêté son étalon. « Faut que la vie continue, pas vrai ? » avait-il affirmé, un peu las. « Faut qu’elle continue, sinon on est tous foutus, pas vrai ? »

Arnald n’aimait pas spécialement les chevaux de Marco, ni les chevaux en général. Il les trouvait imprévisibles et, comme Bude, qu’ils ne rapportaient rien. Mais il s’était fait peu à peu à leur odeur, à leurs hennissements tonitruants et à leurs jeux. Marco avait un

comportement si particulier avec eux. Une intimité, une sorte de langage codé dont Arnald était exclu. Pourtant, il ne l'avait jamais vu monter. Sans doute parce que c'était pour Marco un moment intense que personne ne pouvait comprendre. Et qu'il n'avait pas envie de partager.

La seule fois où Arnald l'avait surpris, Marco montait sans selle ni bride, ses longues jambes minces entourant les flancs du cheval. « Il est collé dessus, s'était-il dit, étonné et admiratif. On croirait... un centaure. » Mais tout cela lui échappait et il avait préféré attendre son ami allongé sous le hangar à paille.

Arnald somnolait, la tête appuyée contre la vitre. Il trouvait pesants tous ces trajets dans le ventre du car qui sentait la ferme quelle que soit la saison.

– Tu as lu le journal ? lui demanda Marco.

– Non ! pourquoi, j'aurais dû ?

– Ils ont trouvé des chevaux morts...

– Chez qui ? poursuivit Arnald en feignant de s'intéresser à l'affaire.

– Je sais pas. C'est en page 4. Mon père a débarqué au moment où je voulais lire l'article et j'ai dû sortir. Tu veux voir ? J'ai emporté le journal.

« Les chevaux, les chevaux, toujours les chevaux... » pensa Arnald en se recalant sur la vitre.

– Non, merci, pas de récit macabre, soupira-t-il.

Marco n'insista pas ; Arnald ne comprenait rien aux chevaux. Il le lirait plus tard, quand il serait seul, c'était mieux.

La neige s'était mise à tomber dru. Elle s'accrochait aux sillons de terre labourée, les recouvrant à demi. On aurait dit un immense troupeau de moutons.

– Manquait plus que ça, marmonna le chauffeur.

On entendait le bruit de ses essuie-glaces sur le pare-brise. La neige commençait à tenir sur la route, aussi. Si le vent du nord se levait, elle deviendrait vite glissante.

Ruben réalisa bientôt avec angoisse qu'ils étaient bel et bien pris dans une tempête de neige et que de toute façon, au dépôt, à cette saison, aucun chasse-neige n'était encore en état de marche. Ruben sentait maintenant que ça patinait, l'arrière du car glissait. Il pensa aux pneus avant qu'il aurait dû avoir déjà changés, le phare avant droit aussi...

La lande était devenue un désert blanc dont émergeaient seulement quelques buissons d'ajoncs pétrifiés.

« On va être coincés », jugea Marco... Il fallait qu'il rentre chez lui, ses chevaux étaient en danger. Soudain, il crut les entendre hennir. Non, il en était certain : ils l'appelaient ! Le bruit de leur galop fou envahit toute sa tête, lui martelant les tempes. Il eut comme un goût de sang dans la bouche et pensa brièvement à sa mère. Le souffle court, oppressé, il étouffait.

Marco poussa brusquement Arnald, qui se réveilla en sursaut.

– On est arrivés ? marmonna ce dernier.

– Je rentre à pied !

– Où ça ? demanda Arnald.

Il regarda distraitement dehors, avant de s'écrier :

– Tu as vu où on est, là ?

Il essaya de convaincre Marco :

– Ton père a dû les rentrer, tes chevaux. Ou le vieux Tom. Ou bien ils auront trouvé un abri. Ou... je ne sais pas, moi. Les animaux peuvent supporter jusqu'à – 25 °C, c'est toi qui me l'as dit !

– Ils n'ont pas encore fait leur poil d'hiver, c'est trop tôt.

Marco était pâle. « Les mêmes cheveux noirs ébouriffés, le menton volontaire, les lèvres minces, les yeux fiévreux, pensa Arnald. Il ressemble à sa mère. Aussi obstiné qu'elle. » Mais il s'en voulut aussitôt de faire ce rapprochement, de superposer leurs deux images.

Il ramassa sa sacoche qui s'ouvrit et ses livres s'éparpillèrent. Arnald plongea sous la banquette pour les ramasser en jurant. Il maudissait ce journal et ses chevaux crevés sachant qu'il allait faire 6 kilomètres à pied pour rentrer avec Marco. Car il s'en souvenait, lui aussi : le jour de l'accident mortel de sa mère, il avait neigé au début de l'automne...

2

F *ravignac-Est, Texas, 29 octobre.*
Sophia attendait le bus 28 en rêvassant. Il faisait trop chaud depuis quelques jours. La radio avait parlé d'été indien mais quelque chose clochait dans la saison. Quelqu'un avait laissé le *Arlington Morning News* ouvert sur le banc où elle s'était assise. Elle y jeta un œil distraitement en s'épongeant le front avec un mouchoir en papier. Page 4 on voyait une photo en noir et blanc de chevaux morts, couchés les uns à côté des autres. « *De l'eau polluée ou des plantes toxiques ?* » titrait la légende. « Impossible », pensa Sophia en hochant la tête. Les chevaux savent ce qu'ils doivent manger ou boire ; leur odorat est trop développé pour se laisser bêtement piéger. Un moins malin, peut-être ! Ou deux, mais tout un troupeau ! « Qu'est-ce qui avait pu se passer ? » se demandait-elle en comprimant son mouchoir. Elle parcourut l'article, la gorge nouée. « Et où cela ? » On ne donnait aucune indication... Ni où ni quand. C'était plutôt étonnant. « Ils pourraient citer leurs sources,

râla-t-elle. Le photographe a fait un gros plan sur les cadavres. C'est plus racoleur, mais on ne voit aucun paysage... »

Sophia déchira la page 4 du journal, la plia et l'enfourna dans son sac. Elle demanderait à sa mère, qui était reporter dans un journal concurrent, de téléphoner à la rédaction pour avoir les références de la photo. Elle voulait absolument savoir où cela s'était passé, plus par peur que cela se reproduise ailleurs que par curiosité.

L'air était lourd, irrespirable. On avait l'impression que les trottoirs allaient fondre et que le goudron deviendrait un liquide noir ruisselant dans les caniveaux. Le 28 n'arrivait pas et Sophia s'impatientait. Elle voulait quitter la ville. Pourquoi acceptait-elle toujours de faire des exposés avec des flemmards qui s'en moquaient complètement ? À chaque fois, elle devait passer des heures à la bibliothèque pour rien, ou pas grand-chose. Elle regarda la pointe de ses boots et se jura que la prochaine fois elle dirait non !

Sophia ressortit de son sac la page 4 du journal, la défroissa avec le plat de la main et remarqua juste un détail. Les chevaux semblaient avoir été foudroyés en plein galop. Quelqu'un, ensuite, avait dû les aligner dans une sorte de rituel macabre. Mais pourquoi ?

Elle frissonna et eut soudain un mauvais pressentiment. Quelque chose qui vous envahit et ne vous lâche plus. Elle prit le 34 bondé au lieu du 28 pour arriver plus vite chez elle. Et dire qu'en scooter elle n'en aurait eu que pour quelques minutes ! Mais rien

à faire, ses parents ne voulaient pas en entendre parler. Divorcés depuis deux ans, ils étaient au moins d'accord là-dessus : pas de scooter ! Et pas non plus sur ceux des amis. Restait le bus.

Le vent s'était levé. Les feuilles des arbres volaient en tous sens, emportant les papiers gras. On entendit un bruit métallique, comme une tôle qui se décroche du toit d'un hangar. Les gens, dans le bus, commencèrent à paniquer. Soudain, l'orage éclata, secoué par des trombes d'eau.

– Je peux pas aller plus loin, avertit le chauffeur, faut que je reparte à la gare routière. On vient de me prévenir qu'en bas tout est inondé. La rivière a déjà débordé et le pont est coupé. On peut plus passer.

– Comment on fait pour rentrer chez nous ? cria quelqu'un.

– Ouvrez les portes ! hurla une femme.

– Restez calmes, tout va s'arranger, répétait un gros balaise avec une croix tatouée sur l'avant-bras.

Le conducteur ouvrit les portes et les gens se ruèrent sous la pluie, cherchant à s'abriter sous les porches et les entrées des immeubles.

L'eau montait bien plus vite qu'on ne le pensait. « Les chevaux sauvages de la presqu'île se noieront si personne ne les fait traverser », s'inquiéta Sophia.

La ville avait déjà connu une crue il y avait trente ans. Pat, le grand-père de Sophia, lui avait raconté. Ce jour-là, il avait pu sauver le troupeau parce qu'il connaissait le passage où le gué est le plus haut, mais pas seulement. Tout le troupeau l'avait écouté comme

s'il avait été l'un des leurs. « Deviens cheval, Sophia ! C'est ce que tu as de mieux à faire ! » disait-il en riant quand ils allaient, ensemble, les regarder vivre en liberté. Et elle lui avait promis qu'un jour elle deviendrait cheval.

Sophia évalua le temps qu'il lui faudrait pour atteindre les marais de Kriskal. À pied, même en courant, elle n'arriverait jamais à temps...

– Sophia ! Sophia !

Elle se retourna brusquement. Tom lui montrait le siège arrière de sa vieille moto, qu'il avait repeinte en bleu ciel avec des petites étoiles jaunes pour être certain qu'on ne la lui volerait pas.

– Monte, lui proposa-t-il. Je te ramène. Par la ville haute, on devrait pouvoir rouler...

– Je vais aux marais.

– T'es folle ou quoi ? s'écria-t-il en se vrillant le front avec son index.

Sophia avait beau avoir 16 ans, avec ses cheveux blonds coupés court et son allure de garçon manqué, elle avait plutôt l'air d'une enfant.

– Tu m'emmènes ou non ? reprit-elle d'une voix ferme, sans lui laisser le choix.

– Si tu veux mourir, pourquoi pas ? ajouta-t-il en faisant démarrer sa moto, qui hoqueta lamentablement.

– Fonce !

– Faudrait pouvoir ! s'excusa Tom, ironique.

Il était plus âgé qu'elle, mais il était son ami d'enfance, autant dire un grand frère sans les inconvénients. Il se doutait bien qu'elle voulait rejoindre les

chevaux sauvages, mais sur la presqu'île l'eau avait dû monter aussi. De toute façon il savait qu'elle s'y rendrait quoi qu'il arrive, avec ou sans son aide.

– T'es complètement folle ! répéta-t-il, énervé.

– Qu'est-ce que tu dis ? J'entends rien avec ton moteur ! s'exclama Sophia à l'arrière de la moto.

Tom se faufilait dans les rues étroites de la ville haute, espérant atteindre les marais avant l'inondation, mais les pavés étaient glissants.

– Avance ! cria Sophia. Sinon on ne passera pas !

Tom accéléra, soudain grisé par le danger. Il prit la rue de la Sergenterie en sens interdit et la dévala jusqu'à la digue, déjà submergée.

– Je vais pas plus loin, affirma-t-il.

Sophia descendit aussitôt et se campa devant lui.

– Prête-moi ta moto ! Je sais exactement où est le gué. Les chevaux traverseront avec moi, à la nage. Je les guiderai.

– Tu veux nager devant eux ? T'as vu ta taille, Poucette !

Tom était furieux. Depuis qu'elle était petite, Sophia avait toujours l'art de braver le danger et un étrange besoin de défier la mort.

– Je suis responsable de toi, lui rétorqua-t-il. Je ne te laisserai pas faire n'importe quoi.

– Et depuis quand ? hurla-t-elle. Je vais les faire passer. Descends de là !

Elle secoua violemment le guidon de la moto. Trempée, les cheveux dégoulinant, elle était pitoyable.

– Remonte au lieu de faire des caprices, lui ordonna brutalement Tom. Soudain, le hennissement court des chevaux en danger résonna dans la tête de Sophia. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Prise de vertige, elle chercha un instant sa respiration. Elle y arriverait ! Elle les ferait passer ! Comme son grand-père l’avait fait avant elle !

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Achévé d'imprimer en mars 2012
par CPI Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : avril 2012

Imprimé en France